

MENSUEL **SOP** SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 33, décembre 1978

LA QUETE DE DIEU DANS LA MENTALITE
ET LA LITTERATURE D'AUJOURD'HUI

Conférence de Michel EVDOKIMOV
à Notre-Dame de Paris
(26 novembre 1978)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél.(1) 43 33 52 48

*Abonnement :
voir en dernière page*

Document 33.B

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

LA QUÊTE DE DIEU DANS LA MENTALITÉ ET LA LITTÉRATURE

D'AUJOURD'HUI

"Cherchez premièrement le Royaume et sa justice"
(Mat. 6/33)

"Le Royaume est au-dedans de vous" (Luc 17/21)

On se sent bien petit pour traiter un aussi vaste sujet que la quête de Dieu dans la mentalité et la littérature d'aujourd'hui. Tout ce que je pourrai faire sera de poser quelques jalons à partir desquels amorcer une réflexion, engager une discussion.

Arrêtons-nous un instant sur le mot "quête" : elle est la démarche fondamentale de tout acte de foi. Personne ne peut affirmer qu'il possède Dieu. Le but de la vie chrétienne n'est pas de s'approprier Dieu - autant vouloir retenir l'onde d'une rivière entre ses mains - mais de se transformer dans sa présence, dans le feu de son amour. La quête de Dieu apparaît comme une conversion sans cesse renouvelée, c'est-à-dire un retournement des couches toujours plus profondes de notre être vers Dieu. Elle débouche sur cette vie nouvelle, cette fusion parfaite dont parle saint Paul : "ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi". Alors le regard que nous posons sur le monde peut être un regard neuf, alimenté aux sources de notre émerveillement devant la beauté secrète des êtres et des choses. En ses moments privilégiés, la quête de Dieu culmine dans la vision sur le Mont Thabor, où il fut donné aux trois disciples de voir le Christ transfiguré, dans la blancheur, dans la lumière éclatante de sa divinité. Pris d'une ivresse paradisiaque, l'apôtre Pierre propose de dresser des tentes, car, dit-il, il fait bon être là. Mais Pierre a tort, on ne peut rester là, il faut redescendre dans la vallée des larmes, la grisaille du quotidien, la vie des hommes avec leurs soucis, ou, comme dans le cas du Christ, vers la souffrance et la mort.

Nous avons tous vécu notre petit Mont Thabor, cette rencontre décisive avec Dieu, qui donne à notre foi une assise existentielle. Il est peut-être donné à tout homme, croyant ou incroyant, de vivre de ces instants de grâce où les choses semblent s'alléger, où un voile se soulève sur le mystère de la vie. Les poètes y font écho : dans un élan d'extase, Goethe

s'écrie : "Instant tu es beau, arrête-toi !" Tout poète n'est-il pas un perpétuel insatisfait de la vie, un voyant, tendu vers l'illumination des choses, car, comme l'affirme Rimbaud, "la vraie vie est absente".

Il me semble que le monde oscille entre deux extrêmes : d'une part le sentiment de la négation, ou l'absence de la lumière thaborique - la lumière est là, brille dans les ténèbres, mais le monde ne la voit pas - d'autre part : la tentation de l'absolu, qui est la tentation de Pierre, désireux de dresser des tentes sur le Thabor, de prolonger cette béatitude, de forcer le destin de Dieu. Dans ces deux cas la lumière reste extérieure aux hommes, elle est voilée ou elle les éblouit, mais elle ne les traverse pas. Nous terminerons les réflexions que je vais vous soumettre, bien incomplètes, par l'expérience de quelques témoins, de ces chercheurs de Dieu dans le monde d'aujourd'hui.

La lumière brille dans les ténèbres qui ne l'ont point reçue.

Valéry, éprouvant l'angoisse des civilisations qui se savent désormais mortelles exprimait son désarroi devant "la crise de l'esprit", qui pour lui se limitait au déclin de l'intelligence, à l'anéantissement de la culture humaniste, sans pressentir les signes annonciateurs d'un ordre nouveau. Le monde avait cru qu'il pouvait faire l'économie du tragique. Or, comme l'a montré J.M. Domenach, nous assistons à un "retour du tragique" qui vient ébranler massivement le confort de nos certitudes. Il a fallu, pendant la dernière guerre, faire usage de la bombe atomique pour écraser le totalitarisme fasciste ; les grands problèmes de notre temps - la faim dans le Tiers-Monde, les inégalités et le chômage, les guerres que se livrent les super-puissances par petits pays interposés en Afrique, en Asie, au Moyen-Orient, les peuples dépossédés de leurs terres, les régimes totalitaires, les pratiques de torture - tous ces problèmes non seulement ne sont pas résolus, mais ne font que se renouveler indéfiniment, jour après jour.

En littérature, cette mise en tragédie de la souffrance et du désarroi des hommes a engendré ces images désespérées de l'absurde, ce sentiment de nausée, où s'est exprimé le courant existentialiste qui a si profondément marqué notre temps, ou cela engendre, au milieu du siècle, cet étrange théâtre de Pirandello dont les personnages, tout en creux, portent des masques pour cacher le néant qui les habite : images symboliques, parmi bien d'autres, d'un monde désorienté. Un genre littéraire nouveau a aussi jailli, celui du témoignage vécu (voyez le succès de livres comme

^{auteurs)} Nous ^{Madeline}gens des rues de ~~Delbrel~~ Delbrel, ou les récits de mère Thérèse de Calcutta), mais le modèle le plus achevé en est *L'Archipel du Goulag*, de Soljénitsyne, oeuvre admirablement bien écrite, le plus grand poème épique de notre temps, écrit avec le sang des hommes.

1) La crise du personnage.

Nous sommes entrés dans "l'ère du soupçon" (l'expression est de Nathalie Sarraute). Le soupçon pèse sur toutes les valeurs établies, sur la morale, sur l'homme produit par la culture humaniste, et, d'un point de vue littéraire, sur le "personnage" reflet de cette culture humaniste, tel qu'il a été conçu par des générations d'écrivains.

Reconnaissons que l'imagination est déchuée de son pouvoir de créer des mondes et des hommes nouveaux. Le personnage romanesque actuel ne remue plus de vastes projets (comme dans la "Comédie Humaine" ou dans le roman épique à la Tolstoï), ni ne brasse de fortes idées (comme dans les romans-tragédies de Dostoïevski, qui fut un grand philosophe dont les idées, au lieu d'évoluer dans le ciel des abstractions, s'incarnaient dans des êtres vivants, comme pour les voir fonctionner dans le concret de l'existence), ni ne s'attarde à l'expression de sentiments profonds, de passions violentes : qui parle aujourd'hui de sentiments, en dehors de *Love Story* dont le succès de librairie montre qu'un public de masse reste sensible à cette forme romantique de l'amour que l'on croyait périmée ; et par ailleurs, la libération des mœurs sexuelles a, par contrecoup, raréfié la passion qui exige la distance pour pouvoir se cristalliser : une Princesse de Clèves, ou une Madame de Mortsau (Le lys dans la vallée), qui défendent héroïquement leur vertu au nom d'une idée supérieure qu'elles se font de l'amour, feraient actuellement, dans des milieux dits "libérés", figures d'oies blanches. Un des traits de la mentalité contemporaine est une certaine fascination devant le sensible, un glissement vers le pathologique, les nuances de la vie psychique. Ceci s'est produit partiellement sous l'influence de Freud. L'effacement de l'auteur au profit de ses états d'âme a entraîné l'effacement du personnage.

Chez d'autres auteurs, le personnage se trouve même privé de son support psychologique : je ne m'intéresse pas à la psychologie, affirme Robbe-Grillet, un des chefs de file du "nouveau roman", il lui substitue une transcription minutieuse du monde des objets ; en intitulant un de ses

romans *Les gnomes* il donne l'impression de vouloir effacer le personnage pour laisser parler le décor. Le héros moderne sombre dans l'anonymat : qui se souvient du nom de *L'Étranger*, ou du héros de *La Nausée* ? Faulkner donne le même nom à deux personnages d'un même roman, comme pour marquer que leur différenciation n'a pas d'importance. Le héros de Kafka dans *Le château* ne porte qu'une initiale : K, et les personnages de *Nous autres*, du romancier russe Zamiatine qui, peu après la révolution russe, donna le départ à la littérature dite de science-fiction, sont désignés par un chiffre. Le roman est toujours un miroir, mais promené le long des rues de la ville, ou des couloirs de l'administration tentaculaire où l'homme n'est plus qu'un atome dans une foule, ou qu'un simple numéro matricule.

Sur la scène, même métamorphose du personnage dans ce théâtre de la déficision ou de l'incommunicabilité. Prenez, dans Ionesco, *La cantatrice chauve* : la cantatrice n'est pas chauve, d'ailleurs il n'y a pas de cantatrice du tout, il y a des êtres qui se grisent de paroles et ne parviennent pas à communiquer entre eux ; ou dans Beckett, *En attendant Godot* : des personnages-épaves, interchangeable, halbutent confusément des remarques d'ordre métaphysique, illustrant l'absurdité de la condition humaine dans un monde pré-chrétien, car si Godot vient de God - Dieu en anglais -, ils attendent Dieu, leur allure de clochards souligne la misère d'une condition humaine coupée du transcendant.

Si l'image de l'homme semble être en crise dans la littérature contemporaine, que dire alors de la crise de l'image de Dieu ? Les chrétiens portent une lourde part de responsabilité dans cette affaire, en axant leur prédication sur le jugement, non sur le pardon, sur ce qui condamne l'homme au lieu de tenter de le sauver. Delumeau fait sur ce thème des analyses pertinentes (1) sur lesquelles je ne reviendrai pas. La littérature s'est fait l'écho de cette défiguration du message de la révélation. Par exemple, le personnage du prêtre Paneloux, dans *La peste* de Camus, prêche la résignation aux habitants de la ville d'Oran devant le fléau de la maladie, et les culpabilise en la leur présentant comme un châtiment tombé du ciel pour les punir de leurs péchés. Dans la pièce de Sartre, *Le diable et le bon Dieu*, un personnage, Gostz, se met à tempêter, à vociférer contre Dieu qu'il conçoit comme un dictateur céleste qui, le fouet à la main, aurait

(1) *Le christianisme va-t-il mourir ?*, Paris, Hachette, 1977.

pour seule occupation de châtier les hommes, incarnation de l'antique forme du destin dont l'avènement du christianisme avait libéré l'humanité. Mais les vociférations de Goetz ne feront pas taire la parole du Christ : "vous n'êtes pas mes esclaves, vous êtes mes amis". Sartre s'acharne contre une idole des temps païens, croyant liquider Dieu une fois pour toutes il démontre au contraire que les athées n'en auront jamais fini avec Dieu.

Une chose s'est modifiée : c'est notre perception de l'homme. Il nous est plus difficile de voir l'homme en face. Celui-ci porte l'empreinte de son Créateur, mais si Dieu est mort y a-t-il encore pour l'homme possibilité d'avoir une image ? La mort de Dieu a effacé l'image de Dieu en l'homme, et ce dernier, déchu de sa filiation divine, orphelin sur terre, erre, un peu comme cet "étranger" de Camus, en proie au "sentiment du vide". Dans un roman de Dos Passos on voit un homme harbu déambuler sans but dans les rues de New-York, tomber en arrêt devant une affiche des rasoirs Gillette : visage rasé et frais, air conquérant ; l'homme achète un rasoir, rentre chez lui, se coupe la barbe. L'être humain ne s'appartient plus, il se taille son image d'après les modèles d'une publicité vorace.

La mécanique humaine est comme détraquée. La condition de l'étranger s'érige en symbole, et nous renvoie à Celui qui n'avait pas de lieu où reposer la tête ; en poussant la réflexion, elle nous rappelle que le XXème siècle est celui des grandes migrations forcées, des réfugiés chassés sur les routes, depuis les guerres mondiales, les révolutions, la montée des totalitarismes - et que ce n'est pas fini : les réfugiés palestiniens parqués dans des camps, les réfugiés vietnamiens affrontant les vagues de l'Océan Indien sur des coques de noix, témoignent du désespoir d'une partie de l'humanité, nous rappelle de façon dramatique la dimension "errante" de notre condition humaine, depuis notre père Abraham lancé à la recherche de la Terre Promise. A travers le désespoir de "la mort de Dieu", cette vision plate d'un monde volontairement dépouillé de son mystère, nous sommes renvoyés malgré tout aux grandes questions que, depuis toujours, l'humanité doit affronter.

2) L'homme et la ville.

A partir de Daniel Defoe (dans son roman *Moll Flanders*) le thème de la ville hante le roman moderne sous un aspect paradoxal : à la fois lieu de peuplement, animé par le chatolement de la foule affairée, et lieu de solitude, où l'homme peut se sentir aussi seul que Robinson Crusoé sur son île ou un ermite au désert. L'incapacité de rencontrer, d'aimer son prochain

dans ces déserts des agglomérations urbaines, n'inaugure-t-elle point déjà le règne de Satan ? Le lieu du désert s'est déplacé : quittant les sables, il s'est transporté avec les démons qui y rôdent, comme disent les Evangiles, dans le béton des cités. C'est ce qu'a montré Buhuel dans son film *Simon du désert*, où Satan va chercher un stylite, paisiblement installé sur une colonne dans le désert, pour lui montrer une image de l'enfer des hommes : il l'entraîne, à New-York, dans une boîte de nuit, emplies de tapage, où le tabac, l'alcool et les danses effrénées offrent des images de la damnation. Il y a peut-être pire encore, c'est la généralisation de l'indifférence, l'attitude béate de ceux qui s'enfoncent dans leur confort matériel ou moral, cette torpeur spirituelle qui se répand sous tous les régimes, de l'Est comme de l'Ouest. Sur elle tombe le jugement de l'ange dans l'Apocalypse : "Parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche". Mais il arrive que des hommes et des femmes portent dans la ville un témoignage de paix et d'amour. Je pense à ces jeunes qui, à leurs moments de loisirs, vont visiter les personnes seules ou âgées, à ces ordres de contemplatifs, comme les Carmélites, dont Mgr Etchegaray disait avec humour qu'elles méritent salaire parce qu'elles "fabriquent du silence", ou comme les frères et soeurs de Saint Gervais qui, au coeur de la ville de Paris où ils travaillent, offrent leur prière, la joie de leur contemplation avec les habitants du voisinage. Tous collaborent à la construction de la cité de Dieu au sein de la cité des hommes, sans laquelle celle-ci ne serait qu'une arène livrée aux bêtes fauves.

Les tentations de l'absolu ou les puissances du sacré.

Nous venons d'examiner quelques aspects de la quête de Dieu dans un monde où prédominant l'indifférence ou le sentiment de la mort de Dieu. Or ce monde reste fortement marqué, hanté même par un sens du sacré, par la présence d'une force transcendante. Il faudrait citer ici toute la poésie moderne. Malraux prédisait que le XXIème siècle serait un siècle métaphysique. Nietzsche, prophète de la mort de Dieu, gardait un sens très vif du sacré, plus fort probablement que beaucoup de ses contemporains qui se réclamaient du christianisme. Ce Dieu mort ne cesse de ressusciter sous des avatars divers.

Qu'elle en ait conscience ou non, notre époque est une insatiable fabricatrice d'idoles. Après tout l'idolâtrie, ce dévergondage du sens du sacré, constitue depuis l'Ancien Testament une des grandes constantes de l'humanité, signe de sa plus noire ingratitude envers le Créateur, celle

qui le blesse le plus. Des idoles, il y en a partout, dans le monde des artistes, du music-hall, de la politique, dans la sacralisation du sexe, de l'argent, de la propriété, la prolifération des sectes, etc... Chassez le sacré, il revient au galop. Il y a là le plus grave échec de la théorie du progrès qui, au lieu d'acquérir peu à peu la maîtrise de la rationalité, se voit en butte à la revanche de forces obscures incontrôlées.

1) La sacralisation du pouvoir.

Voyons d'abord ce phénomène de la sacralisation dans le domaine du pouvoir. Un des "nouveaux philosophes", Bernard-Henri Lévy, dans son livre *La barbarie à visage humain*, s'attache à une démythification du pouvoir (tout comme Glucksman s'attache à une démythification des idéologies en place). Les "nouveaux philosophes", ~~réunis~~ fervents adeptes du marxisme en 1968, ont fait une lecture attentive de *L'archipel du Goulag*, de Soljénitsyne qui les a bouleversés en leur révélant la tragédie de l'univers concentrationnaire en URSS - dont l'Occident commence à prendre conscience - et les a contraints à brûler ce qu'ils avaient adoré. Mais ils n'ont point d'idéologie de rechange, et, malgré quelques chrétiens parmi eux, dont leur patriarche, Maurice Clavel, le danger est qu'ils ne sombrent dans un nihilisme du désespoir. B.-H. Lévy dit fort justement que "l'Etat totalitaire ce n'est pas l'Etat sans religion, c'est la religion de l'Etat", l'idolâtrie, non l'athéisme. Dans les pays où Dieu est officiellement banni, où le culte qui doit lui être rendu est entravé, voire prohibé, le parti unique se voit doté d'un caractère d'infailibilité, étayé même par des arguments d'ordre scientifique, et son chef ou son premier secrétaire est déifié. Hitler organisait de sinistres parades rituelles au stade de Nuremberg, Staline, Mao-Tsé-Toung, comme les empereurs romains, ont fait monter jusqu'à eux l'encens d'un culte exigé de tous les citoyens. Lorsque l'idéologie officielle prétend apporter une réponse globalisante à tous les problèmes de l'homme, elle ne peut tolérer paisiblement à ses côtés la présence d'une foi, qu'elle soit chrétienne, juive ou musulmane, dont les racines sont ailleurs. Ces persécutions ont en fait favorisé un étonnant renouveau de la vie religieuse dans les pays de l'Est, et Mgr Etchegaray, de retour d'URSS, bouleversé par la ferveur de la prière dans les églises, parlait d'un "volcan de chrétienté". En Pologne, en Roumanie, en Russie, les séminaires n'ont aucun problème de recrutement : il y a six ~~mm~~ à huit candidats pour une place selon les cas. Certains pourraient tirer prétexte de ces arguments pour souhaiter voir réunies dans nos pays les conditions d'une persécution, seule capable de

redonner de la vitalité à l'Eglise. Cette idée doit être rejetée, comme une tentation, Le martyre ne peut être qu'une réponse à un appel personnel. Et on peut être sûr que la chrétienté de France a suffisamment de richesses intérieures, encore cachées, pour réaliser ce renouveau auquel nous aspirons tous.

2) Amour, érotisme.

Dans la crise des valeurs morales, j'aimerais dire un mot de l'érotisme. Littérature et cinéma d'aujourd'hui abondent en scènes érotiques. L'érotisme oscille entre une aspiration au sacré (voyez l'oeuvre de Georges Bataille), et un néant dérisoire, ennuyeux, par la réduction de l'acte amoureux à une mécanique monotone. Les héroïnes de Françoise Sagan ne se donnent pas à l'amour, elles se laissent faire dans l'ambiance sophistiquée de la société oisive où elles évoluent. Le débordement érotique peut être considéré comme une revanche contre le carcan de la morale puritaine qui refoulait les instincts sans avoir appris à les maîtriser. C'est moins la liberté sexuelle qu'il faut interdire, que la profanation de l'amour qu'il faut dénoncer, que sa puissance d'éternité qu'il faut prêcher : "Je t'aime - tu ne mourras point", disait Gabriel Marcel. Ceux qui se livrent aux débordements sexuels savent trop bien quelle piètre image ils donnent d'eux-mêmes. Le personnage de Don Juan, dont regorge la littérature, est un malheureux de l'amour, rendu furieux par la faiblesse des femmes prêtes à se plier à tous ses caprices, et il n'a pas de cesse qu'il n'ait exercé ses ravages par un jeu cruel qui confine au dégoût. Il faut craindre moins l'érotisme, ou la pornographie, que l'ennui qui envahit ces jeunes blasés par leurs expériences dont l'intérêt ne peut se renouveler à l'infini. L'auteur russe Gogol voyait dans l'ennui la marque même de Satan (Bernanos reprendra cette idée dans son roman *Monsieur Ouine*), il disait qu'un jour Satan pousserait un énorme baillement d'ennui, et dans ce baillement il engloutirait le monde entier.

Dans des cas extrêmes, l'érotisme est un langage, celui de l'épiderme, pour ceux qui ont perdu la faculté d'échanger des paroles, ou de communier en esprit. La production érotique témoigne de la solitude d'êtres humains privés d'amour, elle est le signe patent d'une crise de la communication.

Dans un monde voué à la platitude, l'érotisme peut être le refuge ultime du sacré. Dans son livre *L'amour et l'occident*, D. de Rougemont a montré que le mythe archétypique de l'amour y est celui de

Tristan et Yseut, situé en dehors des cadres d'une vie conjugale normale (Yseut est l'épouse du roi Maec), marqué par la fatalité, et maintenu dans un état d'exaltation dévastatrice qui ne peut que brûler les amants et les conduire à la mort.

Le révolutionnaire, lorsqu'il combat pour la justice, et l'amoureux dans la perspective que je viens de décrire, sont des hommes blessés, ils ont entr'aperçu une lumière de perfection, et n'ont qu'un désir, se maintenir dans son rayonnement. Ils font penser à saint Pierre qui voulait dresser des tentes sur le Thabor "parce qu'il faisait bon être là", tout en refusant de redescendre vers le monde gris des hommes, vers le quotidien, vers la souffrance. Lorsque les Portugais firent la Révolution des oeillets, il y eut une grande fête qui attira des touristes de toute l'Europe : mais bientôt il fallut réorganiser la vie économique, remplir les caisses de l'Etat, rentrer dans le quotidien où les oeillets ne sont pas toujours en fleurs. D'autre part, on peut remarquer que la littérature ne s'intéresse qu'à l'éblouissement de l'amour ou à ses drames, non à la vie conjugale comme telle. On n'imagine pas Yseut élevant des enfants. Les contes de fées s'achèvent sur le rituel : "Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants", comme si cette vie ~~ne~~ ne présentait aucun intérêt. Chose incompréhensible à de jeunes mariés qui ont leur vie à construire à deux, leur joie à faire partager, l'héroïsme du quotidien à assumer, en somme un bon sujet de roman rarement abordé. La littérature s'arrête à la peinture de l'ivresse amoureuse, ou à ses désordres. L'Evangile nous enseigne que l'amour humain, lorsqu'il s'abreuve à la source inépuisable de l'amour divin, ne fait que s'approfondir au fil des ans. Tel pourrait être le sens des noces de Cana, où le vin servi à la fin du banquet - à la fin de la vie - est, contrairement aux idées préconçues, de qualité supérieure à celui qui provoquait l'ivresse initiale. Rares sont les auteurs qui ont osé peindre l'amour conjugal. Soljénitsyne s'y est essayé, en campant avec un rare bonheur, dans *Le pavillon des cancéreux*, ce couple âgé, les Kadmine, rescapés des camps, qui ont su créer dans une lointaine république d'Asie l'image d'un bonheur paisible et beau.

Ikône et image de l'homme.

La crise anthropologique moderne est secrètement liée à une crise de l'iconographie, à une crise de la représentation de l'image divine de l'homme. La décadence de l'ikône, dans les pays orthodoxes, s'amorce

au XVIII^{ème} siècle, lorsque, s'ouvrant aux influences occidentales, ils mettent aussi en question les fondements ontologiques de l'homme. Il est intéressant de remarquer que de nos jours, certaines églises catholiques, après s'être débarrassées de leurs statues et de leurs tableaux, font des emprunts à l'art iconographique byzantin avec une exigence et un goût que l'on ne trouve pas toujours dans les pays de tradition orthodoxe. Il en est de même dans la communauté protestante de Taizé. Ces emprunts évidemment ne résolvent pas tout le problème de l'art sacré en Occident.

L'image de Dieu en l'homme, étincelle divine, fut obscurcie, voilée par le péché, et c'est pour lui rendre son éclat, son rayonnement créateur, que le Christ assuma la chair humaine. En s'incarnant il nous révèle le visage du Père ("Celui qui m'a vu a vu le Père"), et il nous révèle aussi notre vrai visage. Savons-nous regarder, déchiffrer l'expression des visages, dans cette foule humaine que nous côtoyons dans la rue, dans le métro, et sur laquelle notre regard glisse sans vraiment s'arrêter sur aucun ? Savons-nous invoquer le nom du Christ sur ceux que nous rencontrons ? Dans un intéressant passage de *L'être et le néant*, J.P. Sartre dit que le regard de l'autre me blesse, me met en question, aliène ma liberté intérieure. L'invocation du nom du Christ sur le visage de mon prochain peut être une façon de susciter une autre présence, de ne pas lui imposer mon moi-- toujours enclin à dominer, à être vampirisant comme le remarque Sartre - de confier cette relation, fût-elle très brève, à la volonté du Seigneur.

Devant une icône, les regards s'unissent, communient dans le regard de celui qui est représenté, abîmé dans la contemplation d'un mystère de feu qui donne au visage sa concentration pensive et lumineuse. La contemplation de l'icône peut être l'apprentissage de la qualité du regard que je poserai sur le monde et sur les hommes. Cette contemplation suscite la présence de l'Esprit-Saint, qui nous révèle l'image du Père et du Fils de façon paradoxale puisqu'il est la seule personne de la Trinité à ne pas avoir de visage. Je rappellerai qu'un peintre iconographe commence son apprentissage par le motif de la Transfiguration sur le Mont Thabor, car il doit être capable de capter cette vibration de la lumière incréée avant de peindre n'importe quelle icône.

Il serait intéressant d'étudier comment des romanciers, tel que Dostoïevski, envisagent leur création romanesque d'un point de vue iconographique. L'auteur des *Frères Karamazov*, ainsi, peint le visage d'un beau vieillard (un starets), pacifié et stable, sur la toile de fond de l'intrigue,

source lumineuse par rapport à laquelle se réfère, ou se juge le comportement des personnages emportés par le sombre tourbillon de leurs passions. Je citerai également une remarque d'un personnage de Soljénitsyne, dans *Le premier cercle* : un peintre, Kondrachov, vient d'achever un tableau sur la quête du Graal (certains théologiens russes, comme le P. Boulgakov, considèrent que la quête du Graal signifie la quête de l'Esprit Saint) et explique à un ami que l'être humain "a quelque chose à quoi il peut se mesurer. Un point de repère. Car il a en lui une image de la perfection qui, dans de rares moments, émerge soudain devant son regard spirituel". Cette image de la perfection, voilà la marque de notre Créateur, elle est nostalgie de l'absolu, rappel de nos origines paradisiaques. Il est étonnant d'entendre de tels propos dans la bouche d'un prisonnier du Goulag, plongé au fond de la haidou de l'univers concentrationnaire, où Soljénitsyne, à la suite de Dostoïevski, a eu cette révélation que "la beauté sauvera le monde".

L'image de Dieu en l'homme lui fournit son support, lui ouvre un espace de liberté infinie. De la certitude que, en Christ, tous les hommes sont frères, parce qu'il nous a rendus à notre Père, découle, pour certains d'entre nous, notre engagement dans l'ACAT (l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture). Au-delà des souffrances physiques ou morales, contre lesquelles nous nous élevons de tout notre être, il y a dans le phénomène de la torture - ce fléau qu'il faut dénoncer, et qui progresse dans une majorité de pays, à l'Est comme à l'Ouest - une atteinte à l'image de Dieu dans l'homme, une défiguration, une profanation de celle-ci. Torturer c'est crucifier à nouveau le Christ. Tous les chrétiens peuvent se retrouver au pied de la croix, unis par un engagement oecuménique qui, au-delà des ruptures théologiques, pare au plus pressé, dans ce mystère de la souffrance devant lequel nous nous sentons bien impuissants, mais une souffrance que le Christ est venu assumer jusqu'à la mort, en nous laissant le message sur lequel nous fondons notre espérance : "Je suis vivant. Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles".

Quelques témoignages sur la quête de Dieu aujourd'hui.

Nous avons évoqué l'écrasement des valeurs. C'est là où il est particulièrement sensible, que s'élèvent des voix sereines, de "dessous les décombres" comme l'indique le titre d'un recueil d'articles, écrits par des chrétiens de Russie (1). Laminé par la vie des camps, balayé par les vents

(1) *Des voix sous les décombres*, Le Seuil, 1974.

sibériens, un des auteurs de cette littérature de témoignage affirme : "Nous avons souffert un épuisement si complet de toutes les énergies humaines, que nous avons appris à reconnaître "l'unique nécessaire" qu'il est impossible d'ôter à l'homme, et nous avons appris à ne pas compter sur nos propres forces pour trouver du secours". Ainsi se comprend le mot paradoxal de Soljénitsyne : Béni soit le Goulag, car il a appris à certains hommes ces choses fondamentales de la vie, comme "l'unique nécessaire" ou la liberté intérieure, que risquent d'oublier ceux qui sont plongés dans le confort de la vie. Ce même Soljénitsyne lance aussi un appel au repentir adressé à la nation russe toute entière. Et il cite ce vieux proverbe : "Dieu n'est pas force, mais justice". Il y a là une volonté lucide de briser le cercle de la violence, volonté mûrie spirituellement par les épreuves qui ont suivi la Révolution.

J'aurais aimé vous parler longuement du Père Dmitri Doudko, dont les entretiens avec ses paroissiens ont paru sous le titre *L'espérance qui est en nous* (2). Ce prêtre admirable, à la foi solide comme un roc, a subi de rudes épreuves : condamné à des années d'internement dans les camps, il se trouve actuellement interdit de prédication. Ces épreuves l'ont pacifié ; quand il parle des athées, il le fait avec humour, sans haine aucune, d'ailleurs "l'amour des ennemis" ~~était un des grands thèmes de sa prédication. Il sait tirer le positif de l'expérience de l'athéisme : un savant vient lui raconter qu'il est venu à Dieu "en lisant des livres athées", sans eux il ne se serait jamais interrogé sur Dieu. Un jour un groupe de jeunes lui demande de les baptiser, alors qu'ils n'ont jamais été catéchisés. Il les interroge : "Vous comprenez que vous devez croire que le Christ est ressuscité des morts, que nous aussi, nous ressusciterons, qu'il existe une vie dans l'au-delà, celle que beaucoup traitent de fable ?" Et eux de répondre : "Nous n'en doutons absolument pas, on ne peut croire qu'à cela, sinon la vie perd tout son sens". Parole étonnante, véritable confession de foi chez ces jeunes élevés dans l'athéisme, et qui nous ramène à l'essentiel de la "Bonne Nouvelle". Elle est la meilleure réponse aux subtilités et aux abstractions de cette théologie dite "de la mort de Dieu", ou de la démythologisation.~~

Un grand intellectuel russe actuellement emprisonné au Goulag, Igor Oqourtsov, pour lequel l'ACAT a lancé en mars dernier une campagne de soutien qui a permis de rassembler plus de 35 000 signatures, a médité sur l'impasse spirituelle de son pays. Il a fondé un mouvement, "L'Alliance sociale-chrétienne", avec cette idée maîtresse que le capitalisme comme son "rejeton maladif" le communisme ne pourront être surmontés que par une christianisation de la vie sociale, par un retour aux principes éthiques

(2) Paris, Le Seuil, 1976

et spirituels de l'Évangile. Condamné avec ses amis aux travaux forcés, Oqourtsov a séjourné dans un asile psychiatrique. Lecteur passionné des penseurs religieux français (E. Mounier, J. Maritain, G. Marcel) il a élaboré une vision profondément personnaliste et chrétienne de la vie, c'est-à-dire que pour lui la référence ultime de tout ne saurait être une idéologie, ou un dogme (le christianisme n'a rien à voir avec un "système"), mais la personne, dans sa relation vivante avec Dieu, qui fonde sa liberté, son caractère unique, irréductible. Il insiste également sur l'idée que les pays du monde deviennent de plus en plus interdépendants, non seulement sur le plan économique, mais aussi sur le plan moral. Et qu'il existe par conséquent un import-export des idées des démocraties, ou de totalitarisme, comme il en existe un pour les produits économiques. Très affaibli physiquement, presque au seuil de la mort, Oqourtsov garde une foi inébranlable, une espérance lumineuse, il représente, comme l'a dit Pierre Emmanuel, un "martyr", dans le sens chrétien du terme. Voici un passage d'un texte, envoyé à ses parents, sorte de testament spirituel :

"Je m'en remets en tout entre les mains de Dieu et j'accepte tout comme sa volonté ou du moins comme permis par lui. Ainsi devez-vous faire mes bien-aimés, et si cela ne nous est pas facile, allégeons nos coeurs en pensant que nous appartenons les uns aux autres jusqu'au dernier souffle et que nous nous aimons les uns les autres d'un amour supérieur. Cela vaut tout le reste à lui seul. Voilà pourquoi je me considère comme véritablement heureux quoiqu'il puisse m'arriver, et ce bonheur rien ni personne ne peut nous l'enlever. Même s'il est vrai que j'ai donné tout ce qui peut attacher un homme à la vie : la présence de parents et d'amis, la chaleur de la famille et du foyer, la joie de la création, la beauté des relations humaines, de la nature et de l'art. Et à la place de toute cette lumière : les humiliations, les tortures morales et physiques, la laideur sans espoir ni fin. Je voudrais que toute ma vie et même ma mort soit l'expression de mes convictions intérieures quelles que puissent être les circonstances..." Après ces paroles, il faudrait se taire. Ce texte est typique d'une forme particulière de "littérature" qui, ne pouvant être publiée officiellement circule sous le manteau (Samizdat). Il est à la fois cri de souffrance devant l'injustice des hommes, et cri d'espérance, que la mort elle-même ne saurait entamer. C'est l'homme condamné qui console, pacifie, éclaire ceux qui vivent en dehors des camps.

Pour illustrer la quête de Dieu dans la mentalité et la littérature d'aujourd'hui, j'ai emprunté de nombreux exemples à la Russie. J'aurais pu me tourner vers d'autres pays, dont le nôtre : lisez, par exemple, de Serge Bonnet, *Les Prières secrètes des Français d'aujourd'hui*, pour savoir qu'il existe encore chez nous une foi populaire, dont la prière reflète la détresse comme l'espérance de façon bouleversante. Les témoignages venant de Russie sont un temps fort de la quête de Dieu aujourd'hui, mais ils sont loin d'être le seul, comme le prouvent d'autres témoignages aussi émouvants venant de pays d'Amérique latine, d'Afrique du sud, ou d'Asie, où les hommes sont soumis à des souffrances particulières.

Le sens de l'épisode sur le Mont Thabor est clair : le Christ transfiguré est une anticipation du Christ ressuscité, lumière d'espérance offerte aux disciples comme pour les empêcher de sombrer dans le désespoir au soir du Golgotha. Mais on ne ~~saurait~~ accéder à la gloire sans passer par la croix, par la mort. Surtout, il faut savoir que la lumière thaborique, présence rayonnante de l'Esprit Saint, est à l'œuvre dans le monde ; certains ont pressenti, d'autres ont mûri cette vision en eux-mêmes.

Ces quelques réflexions, bien incomplètes, sur la quête de Dieu, je les achèverai sur une parabole qui en est une brève illustration : celle de la drachme perdue. Lorsque la femme, après l'avoir cherchée partout, la retrouve, elle invite ses amies et se réjouit. De même, dit l'Evangile, "il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent."

C'est sur ce sentiment de joie qui nous attend lorsque nous aurons mené à bien notre propre quête de Dieu, que nous nous quitterons.

Pour illustrer la quête de Dieu dans la mentalité et la littérature d'aujourd'hui, j'ai emprunté de nombreux exemples à la Russie. J'aurais pu me tourner vers d'autres pays, dont le nôtre : lisez, par exemple, de Serge Bonnet, *Les Prières secrètes des Français d'aujourd'hui*, pour savoir qu'il existe encore chez nous une foi populaire, dont la prière reflète la détresse comme l'espérance de façon bouleversante. Les témoignages venant de Russie sont un temps fort de la quête de Dieu aujourd'hui, mais ils sont loin d'être le seul, comme le prouvent d'autres témoignages aussi émouvants venant de pays d'Amérique latine, d'Afrique du sud, ou d'Asie, où les hommes sont soumis à des souffrances particulières.

Le sens de l'épisode sur le Mont Thabor est clair : le Christ transfiguré est une anticipation du Christ ressuscité, lumière d'espérance offerte aux disciples comme pour les empêcher de sombrer dans le désespoir au soir du Golgotha. Mais on ne saurait accéder à la gloire sans passer par la croix, par la mort. Surtout, il faut savoir que la lumière thaborique, présence rayonnante de l'Esprit Saint, est à l'œuvre dans le monde ; certains ont pressenti, d'autres ont mûri cette vision en eux-mêmes.

Ces quelques réflexions, bien incomplètes, sur la quête de Dieu, je les achèverai sur une parabole qui en est une brève illustration : celle de la drachme perdue. Lorsque la femme, après l'avoir cherchée partout, la retrouve, elle invite ses amies et se réjouit. De même, dit l'Evangile, "il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent."

C'est sur ce sentiment de joie qui nous attend lorsque nous aurons mené à bien notre propre quête de Dieu, que nous nous quitterons.
